

«Le temps fait son œuvre»

Journées photographiques de Bienne / Bieler Fototage 2011 – 15^e édition (2–25 septembre 2011)

NOÉMIE RICHARD

Pour leur 15^{ème} anniversaire, sous le titre «Le temps fait son œuvre», les Journées photographiques de Bienne ont proposé une thématique liée à la nature du temps dans la photographie contemporaine. Durant trois semaines, les milliers de visiteurs ont pu voyager entre les 26 expositions présentées dans 12 lieux entre le quartier des musées, les galeries de la vieille ville et le bord du lac de Nidau.

La question du temps tient une place centrale dans l'art photographique, tant au niveau de la prise de vue, de la création de l'image que de sa lecture. Alors que les premiers photographes tentaient de fixer l'éphémère en image, les artistes contemporains jouent avec la temporalité et les médiums. «Le temps fait son œuvre» réunit les œuvres de 39 photographes qui traitent de l'expérience du temps dans leurs sujet ou leurs formes visuelles au travers d'une grande diversité d'approches et de méthodes.

Au XIX^{ème} siècle, l'opération nécessitait que le sujet reste statique durant un long temps de pose. Une photographie n'était donc pas instantanée, mais plutôt cumulative. Elle contenait en elle-même une durée. Aujourd'hui, certains artistes expérimentent divers procédés «lents» de création de l'image. Avec la série «ES WARD/ES WIRD» (2011), Andrea Good revient à l'origine de la photographie en transformant certains espaces des Tréfileries Réunies de Bienne, en partie vouées à la démolition, en une véritable chambre noire. Assombris, les lieux sont plongés dans l'obscurité.

Seule une mince ouverture laisse entrer la lumière qui vient impressionner le papier photosensible accroché au fond de la pièce. Les mouvements quotidiens sur le chantier documentent la destruction du lieu et déterminent l'apparence finale des images obtenues après de très longs temps de pose. La lumière, le temps et l'espace sont donc les trois éléments fondateurs des photographies de l'artiste zurichoise qui a ainsi réalisé un travail spécifique pour les Journées photographiques de Bienne, à Bienne même. Les paysages de la série «nox lunae» (dès 2009) de Roger Frei présentent des décors alpins. Seule source lumineuse, les rayons du soleil reflétés par la lune baignent ces décors dans une étrange atmosphère. La pleine lune et la longue exposition de la pellicule argentique – pouvant durer jusqu'à deux heures – permettent à l'artiste de créer une image claire. Les étoiles et les phares de voitures matérialisés sous la forme de traits lumineux sont les traces de cette extension temporelle. Quant à Hans-Christian Schink, il fixe la trajectoire du soleil. Grâce à un temps de pose d'une heure et au procédé de solarisation, inversion du processus de noircissement du négatif, l'astre apparaît sous la forme surréaliste d'un trait noir. L'orientation de ces traits dépend des saisons et de la position géographique de l'appareil. Une longue exposition peut aussi créer la destruction du négatif, comme le montrent les «Sunburns» (depuis 1996) de Claus Stolz. L'intensité des rayons lumineux du soleil vient attaquer le film aux travers de différents objectifs et ainsi créer des formes et des trous sur le négatif que l'artiste développe par la suite. Par la désintégration matérielle, les marques du temps deviennent plastiques et visibles. Le matériau est aussi au cœur de la démarche des artistes biennois f&d cartier qui utilisent d'anciens papiers photosensibles de qualités diverses. La lumière ambiante



Nicole Hametner *Schwarzes Licht*, 2010,

© Daniel Mueller

**Reworks , 2009***Alexis Guillier*

du lieu d'exposition provoque aléatoirement la coloration des photogrammes. Le matériau, le temps, la lumière et l'accrochage sont les créateurs de l'œuvre «Wait and See» (2011), réactualisation d'un précédent projet, spécifiquement pour les Journées photographiques.

Au fil des années, l'amélioration des technologies de prise de vue ont permis de réduire le temps d'exposition à un huitième de seconde. On peut alors parler d'instantané

photographique qui permet non plus seulement de voir, mais de découvrir des choses invisibles à l'œil nu. Les photographies ultra-rapides de Martin Klimas capturent des figurines et des vases de porcelaine au moment de leur explosion sur le sol. «Porcelaines Figurines» (2004–2007) et «Flower Vases» (2007–2010) nous dévoilent la fraction de seconde où l'objet fragile se transforme en non-objet. John Divola utilise le retardateur de son appareil comme chronomètre. «As Far AS I Could Get» (2009–2010) montre l'artiste figé dans sa course, de dos. Divola utilise également la technologie numérique du GigaPan qui offre des images panoramiques en haute résolution. L'œil du spectateur est amené à explorer l'image et la multitude de ses détails. Quant à Arno Hassler, il expérimente l'image panoramique en créant un appareil photographique qui lui permet de prendre un cliché à 360 degrés d'après un unique point de vue. Impression de mouvement depuis un point fixe, les «Paysages urbains» (dès 2007) de Hassler confèrent un sentiment d'étrangeté à ces décors pourtant si banals. Par le photomontage, le français Alban Lécuyer questionne la perpétuelle restructuration de l'espace urbain en transposant des bâtiments historiques en pleine destruction dans un cadre fictif de HLM. Les implosions fictives des structures architecturales de «Downtown Corrida» (2009–2010) empruntent à la corrida l'idée de mort subite et plonge le spectateur dans un état d'attente.

Au XIX^{ème} siècle, Eadweard Muybridge, avec la chronophotographie (succession d'instantanés photographiques), cherche à fixer la durée et le mouvement par l'image, ce qui donnera naissance à l'art cinématographique. Au XXI^{ème} siècle, Lisa Roehrich utilise la vidéo à la manière des «Screen Tests» d'Andy Warhol pour représenter les groupes sociaux

minoritaires ou stigmatisés, tels que les adolescents qui se retrouvent toujours devant les mêmes centres commerciaux de sa ville. L'artiste laisse le libre choix aux sujets de prendre les poses qu'ils souhaitent pour s'auto-représenter. Le tournage de nuit confère un aspect théâtral à la composition. De plus, le ralenti provoque une ambiguïté entre image en mouvement et image fixe. «Zapping» (2008-2011) d'Enrique Muñoz García dresse le portrait de l'homme moderne à travers une multitude de séquences, filmées avec son téléphone portable, de personnes devant leur poste de télévision. «Zapping» évoque un moment d'intimité qui rythme le quotidien et le temps que l'on passe ou que l'on perd devant son poste. Ilir Kaso utilise lui la technologie du morphing – image animée qui présente la progression fluide d'une image initiale à une image finale – pour retracer les changements physiques de sa mère durant 27 ans en l'espace de 6 minutes.

Seba Kurtis traite de l'histoire de sa famille, de toute famille, par le biais d'anciennes photographies altérées par le temps et les éléments. Les traces de décomposition des clichés prennent des formes picturales et créent une nouvelle image, une nouvelle esthétique. Ce surplus, ou ce manque, de matériel est la métaphore de la désintégration des souvenirs d'une famille, si ce n'est la famille elle-même. «Shoe Box» (2008) interroge à la fois les notions d'archive, de mémoire et d'histoire. Le diaporama «Reworks» (2009) d'Alexis Guillier propose une réécriture de l'histoire et de l'histoire de l'art dans une collection de photographies d'œuvres marquées par un acte de destruction. «Reworks» cristallise plusieurs temporalités: celles du sujet initial, de l'événement perturbateur, du temps de la photographie, puis de la projection. Défilant aléatoirement, les images



Shoe Box, 2008

Seba Kurtis

sont comme des souvenirs qui vont, viennent et se transforment. Avec la série «47° 14' 20" N, 7° 2' 48" O» (2011), le collectif Das doppelte Lottchen propose un autre voyage dans le temps et dans l'histoire de l'art. En superposant des tableaux célèbres et leurs propres photographies, les deux

artistes créent de nouvelles fictions. Dans une atmosphère vaporeuse et onirique, la figure féminine est toujours au centre de la composition. Jules Spinatsch utilise l'assemblage d'images de vidéosurveillance pour créer des puzzles spatio-temporels. Les 3003 fragments, enregistrés par une caméra de surveillance, qui composent «Heisenberg's Offside» (2005–2008) sont organisées chronologiquement pour donner une vue complète du stade de Suisse.

L'idée du passage du temps peut aussi être contenue dans le sujet choisi par l'artiste. Avec «Days have Numbers» (2009), entre poésie, abstraction et documentaire, Michael Fent traite des thèmes de l'éphémère et de la mort. Les trois personnes, dont le photographe fait le portrait, ont un lien particulier avec cette dernière, que ce soit comme dimension métaphysique, processus de vieillissement ou tragédie personnelle. Fent choisit de mettre en rapport ces portraits avec des clichés d'objets personnels qui symbolisent ce lien. Des paysages, où la grisaille et les arbres morts prédominent, viennent accentuer le sentiment de mélancolie. La dialectique entre passé et présent est au centre de la série «Kings of Cyan» (2008) de Tim Davis. L'artiste nous propose une réflexion sur les messages visuels politiques à travers le temps en photographiant les affiches électorales qui, au fil des aléas météorologiques, ont perdu leurs couleurs magenta et jaune. Seul le cyan demeure, dernier témoin des expressions ambitieuses des hommes politiques. Le domaine de prédilection de Dom Smaz est le reportage. Avec «Wait Workers» (2009), il s'intéresse au quotidien des clandestins mexicains qui attendent des heures durant au bord de la route qu'une voiture vienne les chercher pour un travail d'une journée. Les jours passent et les défilés des voitures se ressemblent.

Une photographie peut aussi faire allusion à un moment qui précède ou suit la prise de vue. Les portraits de «Am Tag davor» (dès 2006) de Julian Salinas sont réalisés un jour avant un moment important. Les individus photographiés sont à la fois présents physiquement, mais absents dans leurs pensées. Les images renvoient donc à la fois au moment présent, à un événement hors cadre et au futur.

Les sujets choisis par certains photographes abordent d'une manière plus générale le rapport de la société actuelle avec le temps. Lors de ses balades nocturnes dans la ville de Hong Kong, Georg Aerni remarque la lumière bleutée qui émane des fenêtres des immeubles. Chaque soir, des milliers d'individus se retrouvent devant leur poste de télévision à la même heure. Le collectif LimaFotoLibre lui aussi arpente les rues, celles de Lima. Au cours de leurs trajets quotidiens, les artistes documentent les changements, même les plus anecdotiques, d'un espace urbain en évolution constante. Les 303 polaroids qui constituent «Das Ende der Sorglosigkeit – Ein Jahresbericht» (2008–2009) de David Willem présentent sa tasse de café matinale. Si le sujet et l'esthétique montrent une répétition, la légende de chaque image, titre issu de l'actualité du jour, fait référence à un moment unique. D'une manière symbolique, le marc de café fait allusion à l'avenir.

L'expérience du temps de la perception du spectateur prédomine dans la série «Schwarzes Licht» (2010) de Nicole Hametner. Les sérigraphies ne sont visibles que lorsque l'obscurité s'installe dans le lieu d'exposition, une vitrine en l'occurrence. Au gré de la lumière les images fluctuent entre présence et absence. Cette inversion entre visibilité/invisibilité et jour/nuit renvoie directement à la confrontation

vie/mort. Initié par Adam Good, le concept One Hour Photo projette pendant une heure une image d'un photographe qui s'engage à ne pas la ré-exposer, ni la reproduire, ni la vendre. A Bienne ce sont huit images qui sont montrées durant huit heures. Grâce à ce procédé, chaque photographie bascule dans le domaine de l'expérience. La fragilité du support de la photographie est soulignée en même temps qu'elle acquière la qualité d'un objet rare et unique.

A l'occasion de ce quinzième anniversaire, il est temps pour les Journées photographiques de s'interroger sur leur passé, leur présent et leur avenir. Le bilan de cette année est particulièrement réjouissant. Pas moins de 6'000 visiteurs ont arpenté les rues de Bienne, ce qui signifie une augmentation de 20% de la fréquentation. La variété et l'originalité des travaux exposés ont aussi été plébiscitées. Le riche programme de la médiation culturelle a également contribué au succès de cette édition 2011. Les Journées photographiques confirment leur mission de promotion de la photographie contemporaine. Avec une programmation d'artistes suisses et étrangers, la direction du festival réaffirme sa volonté de se positionner comme une plateforme d'échanges entre les scènes culturelles helvétique et internationale. De plus, des partenariats ont été créés entre les Journées photographiques et le festival Atlanta Celebrates Photography (USA), ainsi qu'avec l'entreprise RADO pour la création d'un nouveau prix pour la photographie, le Rado Star Prize Switzerland dont la vocation est de favoriser un échange culturel entre l'Asie et l'Europe.



Huguito, 2010–2011

LimaFotoLibre